

yeux restaient candides et presque rêveurs, malgré les efforts constants du jeune homme pour leur donner une piquante expression d'effronterie.

La bouche petite, bien dessinée, aux lèvres pâlies par les fatigues des nuits de jeu et d'orgie, disait la faiblesse sans doute, mais disait en même temps la douceur et la tendresse.

Bref on devinait vaguement un cœur sous la sotte enveloppe du petit crevé, sous le harnais du gommeux absurde.

Telle fut sans doute l'impression de Dinah Bluot, car après cet examen, qui se prolongea près d'une minute, elle poussa un soupir et sur ses lèvres passèrent comme un souffle ces quatre mots :

— Quel dommage ! Pauvre jeune homme !

Si bas qu'ils eussent été prononcés, Octave les entendit cependant et tressaillit.

Dinah se sentait émue en pensant à lui ; donc elle ne gardait point de colère ; donc elle ne le baissait pas ; donc elle pourrait encore l'aimer.

Nous croyons devoir reproduire cette dernière conclusion telle qu'elle se formulait dans l'esprit du cocodès, mais nous n'en n'en acceptons nullement la responsabilité.

Octave fit un mouvement léger, puis, sans quitter son siège, se souleva lentement ainsi qu'un homme qui s'éveille.

La jeune fille se rapprocha de lui.

— Comment vous trouvez-vous maintenant, monsieur ! lui demanda-t-elle.

— Beaucoup mieux, mademoiselle, grâce à vous, à vous l'ange de la Charité, à vous qui rendez le bien pour le mal...

Dinah sourit.

— Le bien pour le mal ! répéta-t-elle, ce n'est pas ce que vous disiez tout à l'heure...

— Tout à l'heure, j'étais fou...

— Et maintenant ?

— Maintenant, la raison m'est revenue.

— Mais non, monsieur ! mais non, pas encore ! Que faites-vous ? s'écria la jeune fille.

Octave venait de s'agenouiller devant elle.

III

— Non, voyez-vous, murmura le jeune homme d'une voix que l'émotion rendait inégale et saccadée, il faut m'écouter, Dinah... Je vous assure qu'il le faut... Vous me mettez à la porte ensuite, si vous voulez, ainsi que vous l'avez déjà fait, et je m'en irai, je vous le promets ; mais au moins vous ne garderez pas l'idée que je suis le dernier des drôles... mais au moins je vous dirai tout ce qu'il y a dans mon cœur...

Octave s'arrêta. Une suffocation passagère étouffait ses paroles ; il en triompha, et il reprit :

— Oui, c'est vrai, et je l'avoue, et j'en meurs de honte, je me suis conduit deux fois de suite comme un paltoquet, et, pis que ça comme un imbécile. Triple idiot que j'étais ! est-ce qu'on achète l'amour ? Si vous saviez, Dinah... je suis tout jeune, j'ai vingt ans. Alors, moi, j'ai perdu la tête et je vous ai bêtement offert de l'argent. Je ne dis pas ça pour m'excuser... oh ! non ! j'aurais dû comprendre tout de suite, rien qu'en vous regardant, que vous êtes d'une autre espèce que ces femmes légères, et que ce qui les attire vous révolte... Ah ! je les comprends bien à présent, allez !... Le l'argent à vous !... Argent maudit ! Dinah, est-ce me faite si je suis riche ?... Il ne faut pas m'en vouloir. Je voudrais être pauvre. Je voudrais travailler pour vivre et n'avoir rien à vous offrir, rien à vous donner, rien que mon cœur, qui est tout à vous... Alors j'aurais peut-être une chance que vous pourriez m'aimer un jour...

Octave fut contraint de s'arrêter de nouveau.

Sa voix sifflait dans sa gorge serrée ; c'est à peine si ses paroles confuses étaient intelligibles.

Cependant, au bout d'une seconde, il poursuivit :

— Par moments, voyez-vous, je fais le malin, je me vante d'être fort, et j'essaye de me le prouver à moi-même, mais c'est pour m'étourdir, je sais bien que ce n'est pas vrai. Elle m'a

tué, cette affreuse vie des gens qui s'amuse, je n'ai plus qu le souffle, c'est visible, un de ces matins, ou un de ces soirs, on dira : *Vous savez, Octave Gavard ? Eh bien ! il est mort !* e personne ne me regrettera, pas même ma mère ! allez, c'est triste, et je n'étais pas fait pour cette existence abrutie, figurez-vous ! J'aurais eu besoin de tendresse, moi, dans un petit coin bien caché. Une femme qui voudrait m'aimer pourrait peut-être me sauver encore. Ah ! si vous vouliez être cette femme ! mais c'est impossible, je le sens bien, après ma conduite brutale et lâche. Je vous ai offensée, je vous ai insultée et pourtant je vous aimais bien, et pourtant je vous adore. Oh ! Dinah, Dinah, pardonnez-moi et ne me chassez plus.

Octave tendait vers la jeune fille ses deux mains suppliées, agitées d'un tremblement nerveux. De grosses larmes coulaient une à une sur son pâle visage.

Le gommeux ridicule avait disparu, il restait à sa place un adolescent que transfigurait une passion vraie, qu'écrasait une douleur sincère.

Dinah sentit une pitié profonde s'emparer de son âme.

— Monsieur Octave, murmura-t-elle, relevez-vous, je vous en prie.

— Pas avant que vous m'ayez pardonné.

— Je vous pardonne.

— Du fond du cœur ?

— Oui, du fond du cœur.

— Vous oublierez ?

— J'ai oublié déjà. L'offense est effacée de ma mémoire. Je ne me souviens que des regrets.

— Et vous ne me chasserez pas ?

— Est-ce qu'on chasse un ami ? dit la jeune fille avec un sourire, en tendant la main à Octave.

— Votre ami... Oui, votre ami ! Ah ! que ce mot est doux et qu'il me fait de bien ! s'écria le gommeux transporté de joie, en saisissant la petite main qui s'offrait à lui.

Il allait la porter à ses lèvres, mais il s'arrêta.

— Vous voyez, balbutia-t-il, je n'abuse pas.

Un nouveau sourire fut sa récompense.

— Maintenant, reprit Dinah, il faut partir.

— Si vite !

— Comment rester ? Voici longtemps déjà que ma tante est sortie. Ses absences sont habituellement plus courtes. D'une minute à l'autre elle peut revenir, et, si elle vous trouvait chez nous, quelle raison donner de votre présence ?

— Elle est donc bien farouche, votre tante ?

Dinah poussa un soupir qu'Octave interpréta dans le sens d'une réponse affirmative.

— Il ne s'agirait que d'inventer une explication adroite reprit-il.

— Laquelle ?

— Si je lui disais, par exemple, que je suis un auteur et que je viens vous parler d'un rôle ?...

— Elle ne vous croirait pas... Elle voudrait savoir positivement qui vous êtes...

— Dame, elle le saurait, voilà tout ! On peut, ce me semble, me recevoir sans se compromettre... je suis assez bien posé dans le monde...

— Ah ! s'écria la jeune fille, le pire des malheurs serait que ma tante apprit votre nom et connût votre fortune...

Pourquoi donc ?...

Dinah rougit et ne répondit rien. Elle semblait agité, inquiète, et, après un instant de silence, elle murmura :

— Je vous en supplie, partez...

— Eh bien, soit, j'obéis... je pars... Mais je vous verrai, n'est-ce pas ?

— Que puis-je vous dire ?... où me reverriez-vous ?...

— Ici...

— C'est presque impossible... Les absences de ma tante sont si rares et de si peu de durée... D'ailleurs, comment sauriez-vous qu'elle est sortie ? Aujourd'hui le hasard vous a servi... Demain en serait-il de même ?...

— Le hasard n'y était pour rien ! répliqua vivement Octave ;